

MEXIQUE - VU PAR LES YEUX DE MIĆA POPOVIĆ

Par chance, j'étais au Mexique en même temps que Mića Popović, en mai 1975. Lorsque vous voyagez avec des amis, vous voyez le monde qui vous entoure non seulement par vos propres yeux, mais aussi par leurs yeux.

J'ai surtout vu le Mexique par les yeux de mes compagnons, l'ensemble Atelier 212, parmi lesquels se trouvait, bien qu'à contrecœur car il déteste voyager, un esprit comme Borislav Mihajlović Mihiz. Il voyait tout différemment des dizaines d'autres qui m'entouraient.

Mića Popović parlait moins et dessinait davantage et écrivait quelque chose basé sur ses carnets de voyages lointains. Il m'a dit qu'il dédiait tout ce qu'il dessinait et écrivait à son fils Jovan ; au lieu de quelques futures histoires d'un vieil homme pendant les longues soirées d'hiver. Peut-être qu'il n'a pas vraiment dit ça, mais il me semble que oui.

Après tant d'années, ces dessins du journal mexicain de Mića Popović sont de nouveau devant moi. Les impressions du moment jaillissent du livre blanc, les personnages des habitants de la plus grande ville du monde, les expériences suspendues d'artistes venus de loin, les traces de personnes qui ne sauront jamais qu'elles ont été remarquées par l'œil humain, vécues par l'esprit et enregistré par une main extraordinaire.

Je me souviens qu'à différentes périodes de ma vie, j'ai observé le monde qui m'entourait par les yeux de Mica Popović pendant au moins quelques jours. À l'ère du réalisme socialiste, la toile lyrique de Critique dans le paysage me rend heureux. Tout autour de nous se trouvent des images qui célèbrent le travail ; soudain une image d'oisiveté, une image sur la peinture, une image sur le peintre, une image sur un couple qui s'est arrêté devant le peintre et a dit capricieusement un mot quelconque. Ce non-engagement m'a rendu heureux, au milieu de tant d'obligations et d'ordres du temps.

Et puis un jour, après les peintures avec des histoires et des messages, les peintures de Mića qui ne parlent de rien, des toiles qui ne reflètent rien, des peintures qui sont matière, structure, texture - l'art informel.

Même lorsque nous sommes habitués au fait que Mića Popović est un peintre informel, il nous surprend avec un nouvel art qui permet à la réalité de pénétrer dans la peinture, presque dans toute sa physicalité. Mića Popović nous rappelle que nos concitoyens malchanceux, les "gastarbeiter", partent aussi dans les trains que nous utilisons pour partir en voyage ou pour assister à de grandes premières mondiales, qu'ils attendent dans des salles d'attente sales sur un morceau de journal pour leur départ sans retour, que la croûte de pain diminue, et que Brueghel et Ribera sont nos contemporains.

À l'âge de la pleine maturité, Mića Popović parcourt le monde avec le sentiment qu'il est obligé de s'engager. Et les valeurs de la peinture ? Ils sont pris pour acquis. Les expériences des peintures de l'époque de la Critique dans le paysage, du Village Nepričava et l'art informel sont contenues dans la texture de la peinture qui reconnaît son sujet.

Dix sérigraphies du Mexique témoignent que Mića Popović parcourt le monde les yeux ouverts.

Aujourd'hui, Mića Popović comprend la souffrance de notre homme, mais aussi la souffrance d'un Mexicain lointain, sa joie malgré ses épreuves, sa fière pauvreté, son inimitabilité. En un mot, Mića Popović, en tant que peintre, parcourt le monde avec sa palette, mais aussi avec sa philosophie et avec son sens social, imposés par le temps, comme tant de peintres avant lui.

Sur ces sérigraphies, à l'exception de l'antique pyramide de Teotihuacan en un seul dessin en arrière-plan, il n'y a que des êtres humains : un homme pieds nus attendant sans espoir, un vieil homme inquiet sur un tonneau, une pauvre femme près d'un étal de la place Garibaldi, une famille sur un tapis, un cavalier inconnu qui part sans même savoir qu'il venait, la fille qui se touche les lèvres d'un air interrogateur, des indifférents à l'ombre de leurs sombreros.

Tous les mêmes motifs qu'elle pourrait décrire en mots et en chansons, en films et en photographies. S'il n'y avait pas autant de soleil sur ces sérigraphies... Le miracle de ces dessins, c'est le soleil présent sur eux, l'éclat inimitable des climats chauds. Mića Popović a créé une ombre épaisse, et le soleil brille, car le peintre connaissait le secret pour briller : ne pas toucher à l'innocence du papier.

Jovan Ćirilov,

Novembre 1986